

LAURA ANTONELLI

GIANCARLO GIANNINI

JENNIFER O'NEILL

Un film de
LUCHINO VISCONTI

L'INNOCENT

"L'INNOCENTE"



d'après l'œuvre de GABRIELE D'ANNUNZIO

RINA MORELLI DIDIER HAUDEPIN MASSIMO GIROTTI MARIE DUBOIS ROBERTA PALADINI CLAUDE MANN MARC POREL

Scénario de SUSO CECCHI D'AMICO ENRICO MEDIOLI LUCHINO VISCONTI Costumes de PIERO TOSI Décoration de MARIO GARBUGLIA Photographie de PASQUALINO DE SANTIS
Musique de FRANCO MANNINO Produit par GIOVANNI BERTOLUCCI pour la Rizoli Film Une coproduction : RIZZOLI FILM Rome LES FILMS JACQUES LEITENNE IMP-EX-CI FRANCORIZ PRODUCTION PARIS



***L'Innocent*, adapté de D'Annunzio, est une œuvre majeure, réflexion cruelle sur le libre arbitre et ses conséquences.**

Les Inrockuptibles

Tullio Hermil, grand bourgeois, trompe sa femme Giuliana. Elle est même devenue la confidente de ses aventures avec la sulfureuse comtesse Teresa Raffo. Délaissée, Giuliana s'éprend de Filippo D'Arborio, écrivain à succès. Quand Tullio revient vers sa femme, elle attend un enfant...

FICHE TECHNIQUE

RÉALISATION
LUCHINO VISCONTI

SCÉNARIO
LUCHINO VISCONTI
SUSO CECCHI D'AMICO
ENRICO MEDIOLI
d'après *L'INNOCENT*
de GABRIELE D'ANNUNZIO

PHOTOGRAPHIE
PASQUALINO DE SANTIS

MONTAGE
RUGGERO MASTROIANNI

MUSIQUE
FRANCO MANNINO
CHRISTOPH VON GLUCK
Que ferai-je sans Eurydice ?
WOLFGANG AMADEUS MOZART
La Marche turque
FRANZ LISZT
Jeux d'eaux à la villa d'Este
FRÉDÉRIC CHOPIN
Berceuse et valse

PRODUCTEUR
GIOVANNI BERTOLUCCI
UNE COPRODUCTION
RIZZOLI FILMS S.p.A. ROMA
LES FILMS JACQUES LEITENNE - PARIS

INTERPRÉTATION

TULLIO HERMIL
GIANCARLO GIANNINI
GIULIANA HERMIL
LAURA ANTONELLI
TERESA RAFFO
JENNIFER O'NEILL
FILIPPO D'ARBORIO
MARC POREL
LA MÈRE DE TULLIO
RINA MORELLI
COMTE STEFANO EGANO
MASSIMO GIROTTI
FEDERICO HERMIL
DIDIER HAUDEPIN
LA PRINCESSE
MARIE DUBOIS

L'INNOCENT (*L'Innocente*)

FRANCE/ITALIE - DURÉE 2H05 - 1976
TECHNICOLOR - COPIES NUMÉRIQUES

SORTIE LE 6 MARS 2013

PRESSE

eva simonet
Tel : 06 62 41 06 16
eva.simonet@wanadoo.fr



VISCONTI ET D'ANNUNZIO

Extrait de la conférence de presse donnée par Visconti en octobre 1975

« Pourquoi ai-je choisi d'Annunzio ? Parce que c'est une forge, une pépinière vierge d'histoires pour le cinéma ; parce que D'Annunzio reviendra à la mode, ainsi que les costumes et les meubles de son temps, surtout après mon film. Parce que D'Annunzio conçoit la vie de façon moderne. Nous vivons une époque brutale et très superficielle. D'Annunzio, dès son jeune âge, voulait faire sensation, et utilisait sans scrupules tous les moyens que sa fantaisie lui dictait. Son amour était brutal et surtout physique. Il était érotique au plus haut point et qu'y a-t-il de plus érotique que notre époque ? *L'Innocent* est un livre très sensuel et érotique ; le film le sera aussi.

L'erreur de beaucoup de gens est de confondre D'Annunzio, l'auteur et le « dannunzianisme ». Le dannunzianisme est décadent, laid, monstrueux. Espérons qu'il ne revienne pas à la mode, ce serait entre autres très dangereux : ses théories du Surhomme ont même servies à Mussolini. D'Annunzio avait directement puisé cette idée du Surhomme chez Nietzsche.

Dans *L'Innocent*, après l'assassinat de l'enfant, Tullio dit : « La justice des hommes ne me touche pas. ». Une épouvantable présomption. Je n'ai pas voulu inclure cette phrase dans le film. Et puis, à la fin de mon film, Tullio se tuera. Le public moderne ne peut accepter l'image du surhomme à la façon de D'Annunzio. Il me semble que l'autopunition était ce qu'il fallait. Le personnage de Tullio est le même, malgré le spectaculaire changement de dénouement.

Je crois que l'on peut modifier les œuvres littéraires dans une version cinématographique, à condition de ne pas en changer l'esprit. Et je n'ai pas changé l'esprit. Je me sens le « coauteur » de *L'Innocent* de D'Annunzio, tourné cependant en 1975, donc avec quelques modifications. J'ai été fidèle à l'esprit de l'œuvre, à cette occasion, comme dans mes autres adaptations (*Le Guépard* ou *Mort à Venise*).

Tullio et Giuliana appartiennent à la grande bourgeoisie italienne responsable de l'arrivée du fascisme. *L'Innocent* est l'histoire de la désagrégation non seulement d'une famille, mais également d'une certaine société et d'une certaine Italie. »

LE DERNIER FILM DE VISCONTI

Tout était prêt pour le tournage, les producteurs avaient perdu de l'argent ; les acteurs commençaient à faire faux bond. « Maintenant, il faut se décider, lui dit Suso Cecchi d'Amico, ou le film se fait ou il ne se fait pas. » Et il tourna *L'Innocent* dans un fauteuil roulant. Mais le soir, il continuait ses exercices, non qu'il crût en une amélioration possible, mais son corps était une plaie, il souffrait beaucoup ; c'était un martyr.

« Ce film le détruira », avaient prédit les médecins en le laissant partir de la clinique où il avait passé des semaines, par une chaleur caniculaire, dans le désespoir blanc de l'été, « mais mieux vaut encore qu'il le fasse ». Le 27 septembre, à quelques kilomètres de Lucques, il est installé avec toute l'équipe dans une villa du XVIII^{ème}, la Principessa, transformée en hôtel. Solide comme un roc, en apparence : « En dépit de mon fauteuil roulant me voici prêt à réaliser un nouveau film, déclare-t-il aux journalistes. La prochaine fois, ce sera peut-être sur une civière, mais je ne renoncerai jamais. »

La pensée de la mort ne le quitte plus. Et les musiques de l'enfance, *Berceuse* et *Valse* de Chopin, *Marche turque* de Mozart, *Jeux d'eau à la villa d'Este* de Liszt, se mêlent aux musiques de la mort, au poignant *Che faro senza Euridice* de l'*Orphée* de Gluck. Et tel *Orphée*, Visconti fait le dernier voyage aux sources du *Temps perdu*. Voyage sans consolation, où le couple des parents se déchire autour d'un enfant, où « l'ordre, le luxe et la beauté », enferment les êtres dans la plus stérile solitude, où la fureur sensuelle est ivresse de mort, où les personnages avancent, exposés et masqués, depuis la première image du récit, un masque d'escrimeur, blanc et noir, jusqu'à la silhouette noire et funèbre de Teresa Raffo s'éloignant dans une allée brumeuse et abandonnant le cadavre de Tullio Hermil à son secret « monstrueux ». *L'Innocent* est le dernier masque, le dernier rituel avant l'effacement, une descente vers la mort et vers les origines, une dernière tragédie familiale où un père et une mère trouvent une complicité fugitive dans le désir de faire disparaître un enfant, un intrus, un bâtard ; une dernière interrogation sur une destinée où, dans un éclairage rouge et noir, voluptueux et funèbre, s'affirme, plus que dans ses autres films, le règne des femmes, des trois Parques qui président à la naissance, à l'érotisme et à la mort. Dans ce dernier miroir, Visconti regarde la mort au travail : la silhouette des chevaux funèbres, les maisons fermées, bientôt vendues, envahies par la blancheur mortuaire des housses qui recouvrent les meubles, la mort de l'enfant, la fin théâtrale et dérisoire de Tullio Hermil, tout ici est marqué par la mort. Il le sait déjà : *L'Innocent*, ce sera le faire-part de sa propre mort. Son dernier « groupe de famille », où figurent les enfants d'Uberta et d'Ida, et aussi la fille de Wanda Toscanini, Margherita Horowitz, tandis que Franco Mannino interprète au piano tous les passages musicaux, cette portée des souvenirs. Et, sur le velours grenat, cette main enfin, la sienne, qui, au générique, tourne lentement les feuillets jaunies d'une édition ancienne de *L'Innocent* et chaque fois s'attarde, comme pour en caresser le doux velin...

Laurence Schifano *Luchino Visconti, les feux de la passion* (Gallimard)



La rencontre tant attendue de Gabriele d'Annunzio et de Luchino Visconti. Dès les premières images, ce livre de D'Annunzio qu'on feuillette, l'on sait que le récit filmique sera fidèle au récit littéraire, presque à la lettre.

Trame linéaire, histoire simple, sans message apparemment. Comme d'habitude chez Visconti, le sens de l'époque, le sens du décor. Une mise en scène quasiment musicale, adagio maestoso. Portrait de famille, portrait d'un homme, portrait d'une éducation et d'une société à travers



cet homme et deux femmes : une femme libre (Jennifer O'Neill), et une grande bourgeoise (Laura Antonelli), avec, en fond une devise : « méfiez-vous de la grande bourgeoise tenue par son éducation et ses bonnes manières ». Corollaire : « voici les méfaits d'une belle éducation ». La femme prisonnière ose plus, et va plus loin. Comme toujours chez Visconti, qualité des sons, des bruits, des bruissements d'une étoffe, du feutré, des yeux baissés. Une distribution dominée par les femmes.

Cette rencontre d'Annunzio-Visconti n'exclut nullement un point de vue critique de la part de Visconti. Visconti qui cérébralement, intellectuellement, rejette le monde de d'Annunzio, monde auquel, viscéralement, il appartient. Ce point de vue critique se traduit par une «objéification» des êtres. Les femmes portent des vêtements dont la couleur est celle dominante de leur décor. Monde ultra-clos de cette haute bourgeoisie dont le peuple est rigoureusement exclu (sauf lorsqu'il s'agit de domestiques ou de «fournisseurs», pianistes, concertistes, cantatrices, couturières...) Monde étouffant dont Visconti, par sa palette de couleurs, nous indique la mort prochaine, dont il nous montre donc les derniers soubresauts. C'est cette signification que certains voient dans ce nouveau-né qui ne respire déjà plus, mais bouge encore.

A partir de là, certains vont plus loin : ils voient dans *L'Innocent*, l'expression de l'athéisme de Visconti. Le personnage de Giannini lutte contre l'éducation judéo-chrétienne qui l'étouffe. Rejet agressif de toutes les valeurs établies (il est pour la polygamie - quand c'est lui qui la pratique - la sienne uniquement). Il est un homme de désir qui veut donner libre cours à son assouvissement. En cela, il serait déjà un homme du XXème siècle. *L'innocent* est l'expression la plus aboutie du recul de l'auteur par rapport à son œuvre. Regard hautain de Visconti sur les situations mises en scène. Le jugement intervient au niveau de la mise en scène. Tullio est aussi, dans une certaine mesure, le metteur en scène de son existence. Il reste comme l'auteur, lucide jusqu'au terme du voyage : « La seule chose qui m'ennuie dans cette affaire, avoue-t-il, c'est d'avoir été l'instigateur de ce méchant feuilleton. »

Distance ironique qui détermine très exactement la position du regard de l'auteur à la fois impliqué et distant. Retour au plan du générique : la main de Visconti tournant les pages du roman de D'Annunzio.

Jean-Claude Guiguet *Saison cinématographique 1977*

Retrouvez L'INNOCENT sur www.acaciasfilms.com